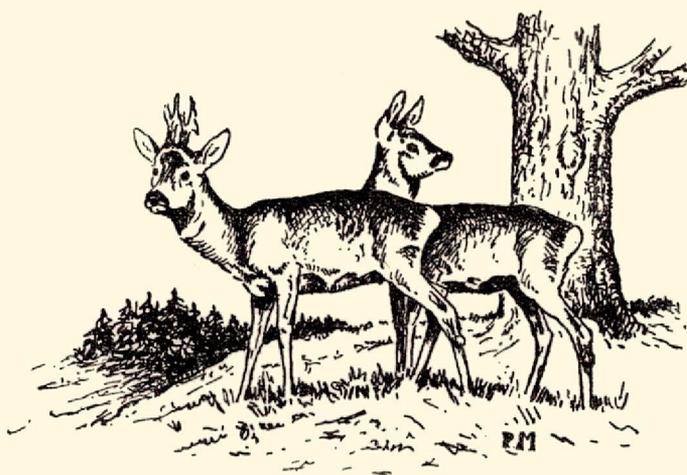


COMMANDANT DE MONTERGON

VENEURS

QUELQUES ÉQUIPAGES
CONTEMPORAINS

*ILLUSTRATIONS D'EUGÈNE LE LIÈPVRE,
PAUL MARCUÉYZ, ANDRÉ MARCHAND, H. DE GOUYON*



A PARIS
AUX ÉDITIONS DU CENTAURE

MICHEL DELAVEAU, ÉDITEUR



RALLYE VIOREAU
(ÉQUIPAGE ROGATIEN LÉVESQUE)

SAINT DONATIEN et saint Rogatien sont les deux grands saints de Nantes : les « Enfants nantais ». MM. Donatien et Rogatien LÉVESQUE, enfants de Nantes, ont une gloire entre toutes sportive. Tous deux sont fameux en pays de Basse-Loire — et au-delà — l'un, prince des « grandes guides », meneur impeccable, dont les manuels d'attelage et de dressage inspirés des méthodes anglaises qu'il était allé étudier sur place, sont classiques; l'autre — « Roro » pour les initiés — le veneur célèbre dont j'ai dessein de vous entretenir.

Au siècle dernier, M. LÉVESQUE, le père, chassait dans le cœur de la Bretagne, aux confins du Morbihan et des Côtes-du-Nord, en forêt de Paimpont. Sous les futaies légendaires de Brocéliande résonnait la vieille fanfare :

*Adieu, Bretagne, adieu, pays, charmant séjour...
Jamais nous n'oublierons...*

En 1917, une partie de cette Brocéliande a été exploitée à bloc. Elle a repoussé en taillis qui ne passent en coupe que tous les dix-sept ans et vers les Forges, autour des demeures de la famille LÉVESQUE, les beaux chênes restent à pleurer Viviane.

En 1877, M. Rogatien LÉVESQUE monta son équipage pour, lui aussi, chasser le chevreuil en forêt de Paimpont. Ses chiens, il les avait recrutés aux meilleures souches, le premier piqueux était le célèbre CHAUVÉAU; la première année, on prit 14 chevreuils, dans un pays très vif en animaux et qui passe pour difficile. Il m'a été donné d'en juger — longtemps plus tard — quand je fus invité à une chasse du duc DE WESTMINSTER.

J'y étais venu en auto, prudemment et je regrettais de n'y avoir pas envoyé un cheval. Naïf regret. Je trouvai trois files de voitures embouteillées dans une ligne de la forêt. Après une attente assez maussade, on aperçut au loin quelques cavaliers, un habit rouge, on perçut une rumeur de trompe et, une demi-heure plus tard, on sut que la chasse était terminée. Dans les fourrés, les chiens anglais, à peu près muets et peu endurants, s'étaient perdus, puis dégoûtés et Sa Grâce, dégoûtée elle-même, était repartie pour Rennes, prendre son bain.

Les laisser-courre de l'équipage Lévesque — il s'appelait alors l'équipage de Paimpont — avaient plus solide allure. Les chiens s'y étaient vite créancés et, en 1888, lorsque M. Rogatien quitta Brocéliande, son carnet de chasse totalisait 416 hallalis : une moyenne annuelle de 35.

En émigrant vers la Loire-Inférieure, l'équipage changea de nom et de tenue.

Après le départ de M. Rogatien LÉVESQUE, un « équipage de Paimpont » resta en forêt de ce nom, avec la même tenue rouge, poches, parements de velours blanc

RALLYE VIOREAU

et la devise : « Jamais, je n'oublierai Paimpont ». A cet équipage étaient associés le comte Adolphe LE GUALÈS DE MÉZAUBRAN et la comtesse, née LÉVESQUE, ainsi que le comte DU PONTAVICE. Sa tenue fut illustrée en concours hippiques par les lieutenants Alain et Patrice DE CLERVILLE, ce dernier, une des figures et des montes les plus originales que j'aie rencontrées sur les pistes. Bons et loyaux camarades, « restés » tous deux dans la grande guerre, la rue « des Capitaines de Clerville », honore, à Nantes, leur mémoire.

M. LÉVESQUE avait fait association avec M. POYDRAS DE LA LANDE, propriétaire de la forêt de Vioreau, dont l'équipage prit le nom, sous tenue rouge, galon de vénerie, culotte de velours gris clair, gilet blanc à pois bleus, et, sur le bouton, une tête de chevreuil dans la banderolle : « Vioreau ».

Les deux patrons avaient vraiment le microbe de la vénerie et le cultivaient. Bien plus chasseurs, tous les deux, que cavaliers. M. POYDRAS avait possédé, jusqu'en 1874, un remarquable équipage de chevreuils qui découpait victorieusement en Vioreau et forêts voisines. Mais il se plaignait maintenant d'attraper froid dans les défauts et ne suivit à cheval que peu d'années. A Vioreau, où il séjournait de mi-octobre au 1^{er} janvier, il sortait à la bécasse, après déjeuner, avec deux chiens et deux gardes. Ce n'était pas toujours sans incidents, et, un certain jour, il partit vers le ciel comme le prophète Elie, mais, lui, au bout d'un grand escogriffe de baliveau, traitreusement recourbé par un collet à chevreuils, dans lequel il s'était engagé par mégarde. Son porte carnier le tira de cette aventure biblique.

Quant à M. LÉVESQUE, son équitation était essentiellement utilitaire : il avait à suivre ses chiens, alors il avait un cheval. « Pour lui, m'écrit son neveu, M. R. BRARD, dans une lettre savoureuse où je pille avec autant de plaisir que peu de vergogne, pour lui, la chasse, c'était le chien. Mais, comme il fallait bien un cheval, il le choisissait modèle dragon, capable de le porter, trottant bien — il ne galopait qu'exceptionnellement — pas trop grand — 58 à 60 — et surtout pas embêtant, car il pensait : « Si je chasse, ce n'est pas pour voir mon cheval, mais mes chiens. Je veux donc un cheval qui marche tout seul et dont je n'aie pas à m'occuper. »

« Il aimait mieux en prendre un bon, pas trop beau, qu'un beau médiocre. Il savait payer le prix, mais il n'a jamais cherché à épater la galerie... Il montait deux chevaux à chaque chasse, son cocher lui amenait le relais. « Ainsi, disait-il, je sais que mes chevaux sortent. »

« Quand il y était obligé, il sautait, mais, le pays étant très fermé, avec des haies impassables, il préférerait à l'à travers champs, qui fait perdre la chasse, un chemin ouvert. »

Tout allait donc aux chiens. Mais aussi, quelle meute ! Quel élevage ! Toute la vénerie en a parlé et combien y ont eu recours ! Pas esbrouffeur, du reste. Il ne cherchait pas le sujet d'exposition ni « d'étagère ». Quant aux chiens « bien faits », il estimait qu'on ne s'est jamais accordé sur la plastique d'un chien « bien fait ». La seule sélection, c'est la qualité : un chien qui a couru 200 chevreuils forcés, voilà un étalon ; une chienne qui a poussé 150 hallalis, voilà une lice.

Qu'on ait pu reprocher aux chiens de Vioreau la dureté de leur poil, c'est que, le patron le savait bien, « les chiens à poil un peu fort sont plus résistants, passent mieux au piquant, sont meilleurs et font prendre, en un mot, plus de chevreuils que les chiens à poil de soie. » (*L. Cormerais.*)

« Il élevait 25 à 30 chiens — je repasse la plume à M. BRARD — au chenil, puis dans les fermes. Lorsqu'ils avaient trois mois, Rogatien allait s'asseoir dans le chenil et il brisait la colonne vertébrale à tous ceux dont il disait : « Je ne veux pas qu'il puisse être dit que ça sorte de chez moi. » A six mois, il disait : « En voilà 10 pour les amis. » A dix-huit mois : « Mettons les 15 qui restent en chasse. » A les juger à l'œuvre, il en gardait 8 ou 9. Ces bâtards étaient des anglo-gascons-saintongeais.

Après l'Exposition canine, Rogatien visitait les chenils amis de Gascogne et de Saintonge pour y puiser les éléments de sa cuisine, mais il ne s'en vantait pas.

« Ses mâles faisaient jusqu'à 72; avec semblable abattage, ils pouvaient avoir du « train. Un jour, j'ai vu, dans un box, un gascon haut comme un âne. Il avait une « gorge comme une cloche de cathédrale. On le tenait caché ! Cependant, il fallait « bien le sortir, mais il fatiguait à suivre les chiens à lapins.

« Rogatien LÉVESQUE mettait peu d'anglais dans ses chiens, car il savait que le « nez est une cinquième patte et que les chasses sont plus vites et plus belles avec de « très bons nez et de très belles gorges qu'avec de beaux galopeurs bien construits. « L'exposition n'aura pas toujours été l'auxiliaire de la chasse.

« Il faisait de la consanguinité, car il savait — il l'a prouvé — la manier. Il disait : « Mes chiens chassent bien, car ils sont en famille. Ils ont tous la même façon, c'est « leur esprit d'équipe qui fait leur qualité. »

Il ne rejetait pas d'emblée les sujets d'origine inconnue. Il les regardait chasser et, à l'ouvrage, il découvrait le bon sang. Nul, plus que lui, ni mieux, n'a exploité le vieil adage : Bon chien chasse de race.

« *Sobriquet*, l'ancêtre de toute la meute, avait pour mère une chienne du Poiré, mais son père, *Fanfaron*, « venait du célèbre chenil de Mios. Il était fils de *Royale*, vendue aux enchères 1.080 francs, valeur-or en 1890, « à l'âge de dix ans. On retrouve également, dans la meute de Vioreau, des descendants des anciens chiens « de M. le comte Auguste DE CHABOT et même des chiens du baron DES JAMONNIÈRES, c'est-à-dire tout ce « qu'il y avait de meilleur comme poitevins, il y a trente-cinq ans. » (*L. Cormerais*.)

« Cependant, dès son origine, l'équipage fut primé comme anglo-gascon-saintongeais. Quelques jaloux « disaient : Rogatien LÉVESQUE met ce qu'il veut dans ses chiens, mais comme il réside en Bretagne, tous ses « chiens retournent au noir et blanc, comme les vaches de son pays. » Zootechnie pour le moins fantaisiste.

Ce sens de l'utile qu'on a vu que M. Rogatien LÉVESQUE appliquait à l'équitation, on vient de voir qu'il en usait dans son élevage. Pour lui, le « de quoi s'agit-il ? » était de produire les chiens les plus aptes à prendre des chevreuils dans le pays où il leur demandait de les prendre. Rien d'autre.

Pas un pur sang parmi ses reproducteurs, mais toujours des bâtards plus ou moins proches du sang anglais ou, de préférence, du sang français. C'est lui, ce sang français « qui donne l'amour de la chasse, le nez et la voix si indispensable dans les forêts de taillis où l'on « ne voit les chiens que rarement. Il ne met de sang anglais que ce qui est nécessaire pour donner le fond, « entretenir la vigueur et le tempérament. » (*id.*)

Et comme la qualité nécessite l'harmonie, ces bons chiens étaient nécessairement beaux. Parti du gascon-saintongeais — auquel on a pu voir qu'il revenait clandestinement — poussant à sa limite la consanguinité — et là fut vraiment sa maîtrise — « Roro » était arrivé à fixer une sous-race : celle des chiens « Lévesque », qui constituaient avec les Virelade — ceux-ci plus élégants peut-être, mais plus légers et pas meilleurs — les deux types spéciaux d'anglo-gascons-saintongeais reconnus par la Centrale Canine.

Très membrés, un rein d'acier, une ossature à toute épreuve, le tout sous le grand manteau noir, avec un peu de feu en tête et la pastille de feu autour des yeux, puis aux cuisses — la marque du chevreuil — tels ils apparaissaient à Vioreau, tels vous les eussiez vus à la Poterie, en la Chapelle-sur-Erdre, près de Nantes, qui était la propriété du patron, aux écoutes derrière la longue grille de leur grand chenil surélevé, sous la haute statue de saint Hubert, en pierre colorée, qui en surmontait l'entrée. C'était là que naissaient les chiens de l'année pour être au sevrage, envoyés et élevés dans les fermes. Ils rentraient au chenil en avril suivant, une trentaine en moyenne, dont la moitié réservée à la remonte de l'équipage. On a vu comment « Roro » les sélectionnait. Le résultat de cette production pratique, de cette sélection sans indulgence, les plus hautes récompenses des expositions canines l'ont sanctionné, à Paris comme à Nantes.

M. LÉVESQUE résidait quatre mois à Nantes, puis venait pour quatre mois à la Poterie, résidence et chenil d'été. Jolie demeure de veneur, carrée, logeable, ouverte sur une pelouse, où la meute pouvait se rassembler et, par delà, sur l'Erdre qui se trouvait tout juste à point pour les bains des chiens et des chevaux. Les uns comme les autres y apprenaient à nager, accompagnés ou remorqués par une « plate » solide.

L'automne venu, sitôt coupés les blés noirs, patron et équipage émigraient à Vioreau, en la Meilleraye de Bretagne, charmant pavillon de chasse, simple d'aspect comme la Poterie, avec, aux quatre angles, des poussées de toits en arête, qui semblaient haussées aux aguets. C'était le domaine de l'associé, M. POYDRAS DE LA LANDE. Là commençait la saison de chasse qui allait durer jusqu'au mois de l'Exposition Canine, que M. LÉVESQUE passait à Paris.

M. POYDRAS ne ralliait Vioreau qu'à mi ou fin octobre, et y menait la chasse que j'ai dite. Trois fois par semaine — quatre fois la semaine du 31 mars, l'équipage sortait, à 6 heures, en septembre. Ces jours-là, après déjeuner, « Roro » partait à la perdrix et rentrait à la nuit. Aux jours plus tardifs, on attaquait à 11 heures. Et, par tous les temps, sauf, par crainte de noyade, s'il avait gelé à porter un chien sur la glace. Si c'était pris en moins d'une heure, ce qui arrivait sept à huit fois par an, on attaquait à nouveau.

M. LÉVESQUE comptait sur une saison de 27 semaines, moins une de gelées, soit : 79 sorties, sur lesquelles on prit 70 fois en 1911, 70 fois en 1912, 70 fois encore en 1913, dernière et royale année de l'équipage. Deux cent dix chevreuils en trois saisons, sans compter ceux des jeunes chiens et du deuxième piqueux. Si jamais les chiffres eurent leur éloquence...

L'équipage fut bien rarement infidèle au chevreuil. On m'en a cité deux cas, je crois qu'il y en eut peu d'autres.

L'un fut de pure — et héroïque — courtoisie. C'était au Maumusson, près de Saint-Mars et la chasse allait à plein train, quand vint à passer un ragot d'une soixantaine de livres lancé par de jeunes chiens que le deuxième piqueux n'avait pu arrêter. La marquise DE LA FERRONAYS était près du patron.

« — Comme ce serait amusant... »

Elle n'eut pas à achever; « Roro » faisait arrêter la chasse du chevreuil et appuyer celle du ragot. Les vieux chiens n'en revenaient pas et ils y allaient sans enthousiasme. En débuché, le feu sacré les reprit et, à 15 heures, après une course au clocher, qui se termina vers Candé chez M. DE ROBINEAU, on fit hallali au cochon que P'TIT PIERRE servit avec son couteau de poche. Honneurs à la marquise dont un sourire avait, ce jour-là, changé les destins de l'équipage. Le surlendemain, les mêmes chiens prenaient leur chevreuil sans avoir levé le nez de la voie.

La deuxième fois... Oh ! ce ne fut pas une chasse : un incident comique. C'était aussi à Saint-Mars; à l'arrivée au rendez-vous, qui était aux Quatre-Routes. Pied à terre, baise mains, bons propos, pipes et cigares. Meute, hommes et chevaux, dans une clairière en bordure d'une des routes, par où arrivaient, le nez au vent, le vicomte Pierre DE DURFORT et son fils Armand, bon veneur de dix ans, monté sur son poney gris. Fut-ce la taille, la robe, l'odeur du poney, ou quelque diable qui les poussa, les chiens accueillirent par de brusques abois le passage du petit cheval, qui eut le tort de s'en effrayer et de détalier en pleine chaussée, à fers étincelants. Quel lancé à vue, mes amis, et vous figurez-vous l'état d'âme d'un cavalier de dix ans, éperdument emporté au nez de 40 chiens à pleine gorge ? Et pensez qu'il fallut un bon kilomètre pour arrêter cette chasse à l'impromptu. Voilà un jeune gibier qui a dû connaître la mentalité d'un animal près de ses fins. Quel utile dressage ! Mais qui pensera à le remettre en œuvre ?

L'équipage découplait à 40 chiens, servis par deux piqueux. Un homme au chenil assurait la viande, la soupe et les litières. « Roro » n'admettait pas qu'il restât un seul « exempt de service », sinon bien motivé. « Je veux, disait-il, que mes chiens « chassent. Ils le peuvent, ils sont bien nourris. Les malingres ne m'intéressent pas. »

Et ils chassaient !

Leur territoire englobait un massif forestier orienté Est-Ouest et dont l'axe était fixé par les forêts de Vioreau à l'ouest et à l'est de Saint-Mars. Entre les deux, à venir de Vioreau, l'axe traverse ou suit les bois de l'Abbaye de la Meilleraye, ceux d'Abrouet et la forêt d'Ancenis. Pays de bois, de boqueteaux et d'étangs dont la

RALLYE VIOREAU

topographie appelait les débuchés et les aspects, les grandes mélancolies des journées humides favorables au bon travail des chiens.

Vioreau couvrait 700 hectares de bois, plus 240 de l'Arche, 140 de la Joie, 150 de la Vente et 6 fermes, le tout percé en damier, avec deux lignes centrales empierrées : un parc. Auquel ne manquaient même pas les étangs : au Sud, le Grand Réservoir de 180 hectares, 5 kilomètres sur 900 mètres — un bon galop pour en faire le tour; dans la forêt même, le Petit Vioreau, 60 modestes hectares, et, plus modestes encore, les 4 hectares de l'étang de Soubreuil. Nombreux bat l'eau, bien entendu, mais les étangs étaient très propres, sans rouches.

A 20 kilomètres de Vioreau, en Lusanger, dans l'ouest de Châteaubriant et sur la route de Derval, s'étendait Domnèche, second terrain de chasse, assez semblable au premier, autant de fermes avec les 700 hectares de Domnèche, à 1.500 mètres des 150 hectares des bois de Bourru et un étang de 50 hectares environ. La ligne centrale était bien ouverte, mais les percées en ligne droite moins généreusement prodiguées qu'à Vioreau. Un vieux château, en délabrement romantique sur le bord de l'étang, fournissait l'abri de deux bonnes chambres, un logement de piqueux et de vastes écuries. Mais là, on ne pouvait recevoir, ce pourquoi l'équipage finit par désertier Domnèche que M. POYDRAS livra aux tireurs en battue. Ils y tiraient une quinzaine de chevreuils par an.

D'ailleurs, le Rallye Vioreau venait d'être invité au château d'Ancenis-le-Bois et dans la forêt d'Ancenis, propriétés des vicomtes DE DURFORT DE CIVRAC DE LORGES.

Au sortir de Vioreau par le nord-est, 1.800 mètres de débuché amenaient, sur le sud-ouest de cette forêt, aussi fastueusement percée que Vioreau elle-même et sur l'étang de la Provotière qui bordait cette lisière de la forêt. Le château du docteur nantais Maurice BUREAU avoisinait l'étang. Dans l'est des bois, s'ouvraient les 80 hectares de l'étang de la Poitevineière. On comprend maintenant pourquoi « Roro » entraînait ses chiens à la nage.

« Vioreau, Domnèche et Durfort — c'est encore à M. R. BRARD que je passe la « plume — étaient des bois de taillis, généralement clairs et coupés à dix-sept ans. « Certaines parties avaient de la grosse bruyère de 80 centimètres de haut, où les « chiens allaient, criant peu, à la queue-leu-leu, contrairement à leur chasse de plaine « ou de bois clair, où ils criaient à force, chassant en éventail et où on les entendait « distinctement à 3 et 4 kilomètres, tout en trottant dans la vase. Les chemins étaient « mauvais, avec des trous bouchés par les paysans, à tombereaux de cailloux, cul- « butés en pyramides, pas même étendus. »

En début de saison, l'équipage attaquait à la Meilleraye, dans l'Arche, la Joie ou la Vente. Après le 15 janvier, c'était à Raillé, en forêt d'Ancenis. L'entre-deux était réservé à Vioreau et au massif central du territoire. C'était l'époque du séjour de M. POYDRAS et des grands déjeuners. On sait que les fourchettes nantaises ont grand renom de finesse et d'activité. Et puis, il y a l'appétit des veneurs, proverbial et justifié.

Vous imaginez l'ambiance. Là se retrouvaient les amis, les boutons de l'équipage, les hôtes d'abord. M. et Mme POYDRAS DE LA LANDE et, autour d'eux, le comte LE GUALÈS DE MÉZAUBRAN qui, la cinquantaine atteinte, pilotait encore en obstacles ses *Trans* et autres *Courant d'Air*; la comtesse et leur fils Adolphe, deuxième du prénom, qui, à la fois, continua jusqu'à sa mort récente la gloire de l'écurie paternelle et entra dans la grande vénérie en entrant par droit de mariage dans la famille des LÉVESQUE; M. Georges LÉVESQUE, frère du patron, grand, aimable et bel homme dont les cheveux blancs brillaient comme le teint rose; son fils, Daniel, qui devait continuer l'équipage et que la grippe espagnole enleva prématurément — c'est à son beau-frère, M. R. BRARD, que je dois, que vous devez, texte et faits, le meilleur de ce qui tient dans ce chapitre. M. Joseph LEFEUVRE, dit « Pepe » (ceux qui ne savent pas l'espagnol ignorent pourquoi), un profil original à barbiche, auquel son tablier de peau de chevreuil complétait la silhouette d'un dieu sylvain — je me suis laissé dire qu'un dialogue entre lui et la voix rocailleuse de « Roro » valait de rester à

RALLYE VIOREAU

l'écoute; le grand André LEFEUVRE, ami sûr et profond, homme de cheval flegmatique et passionné; MM. D'IRIGOYEN, DE LA ROCHEMACÉ, GINOUX DE FERMON; les beaux cavaliers que furent le marquis DE LA FERRONAYS, le comte DE BOURMONT, les vicomtes DE DURFORT; M. Ludovic CORMERAIS qui devait mourir à cheval, à la chasse à Vioreau; puis le bouquet des amazones: Mme Daniel LÉVESQUE, M^{lle} Gilberte LÉVESQUE, future comtesse LE GUALÈS DE MÉZAUBRAN, M^{lle} LE GUALÈS DE MÉZAUBRAN, qui devait être sa belle-sœur, hardie à galoper les pur sang paternels en attendant d'unir sa passion du cheval à celle du fin rider, du charmant et original camarade que fut mon vieil ami, le baron d'AREXY, M^{lles} D'IRIGOYEN, Mathilde LE COUR GRANDMAISON et tous ceux et toutes celles que je m'excuse d'omettre.

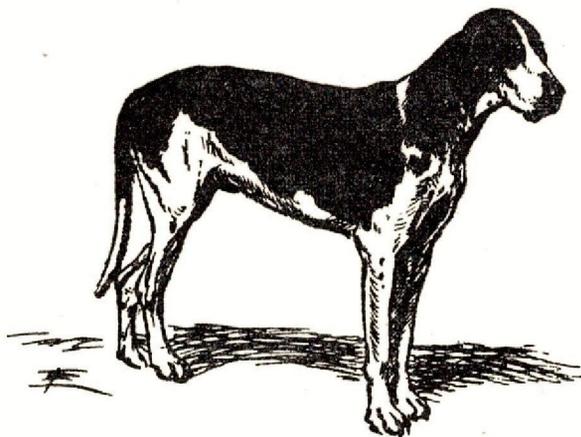
Ceux-là que j'ai dits et les autres que j'oublie, on les trouvait aux rendez-vous, belle cavalerie et beaux attelages d'alors, charrettes, bogs, dog-cars et l'américaine de la marquise DE LA FERRONAYS et ses deux cobs aubères, mis par le piqueur d'écurie BAXTER qui allait se tuer d'une chute de cheval. Ah! beaux temps, purs de tout machinisme, beauté naturelle des créatures de Dieu!

Rien qui valût le charme de l'accueil à Vioreau. La fanfare de l'équipage, par les paroles de M. L. CORMERAIS, nous en a transmis le délicat témoignage.

*C'est, par ma foi, un beau pays de chasse
Que la forêt de Vioreau!
On y trouve tout, chevreuils et bécasses,
Bêtes noires et gibier d'eau
Portons la santé de la châtelaine
De ce joyeux séjour
Diane n'eut jamais sa grâce souveraine
Dieu lui donne de longs jours
Portons à l'écho, tous nos cris de victoire
Hallali! Hallali! Hallali! mes beaux
Et puissions-nous tous ici longtemps boire
A la Dame de Vioreau.*

Joyeuses parties de cartes, charades, dans le sillage de la « Dame de Vioreau » et de ses trois sœurs dont les surnoms se retrouvaient baptisant les lignes de la

forêt, lignes Tichon (M^{lles} D'IRIGOYEN), Meslin (Mme la comtesse SAVELLI), lignes Marie-Thérèse (comtesse LE GUALÈS DE MÉZAUBRAN, avec les noms de quelques amis et Roro, bien entendu.



Villefort

D'autres déplacements portaient l'équipage en forêt de la Hunaudière, en forêt de Domnèche, autre fief de M. POYDRAS; à Araize, chez M. LECOUR GRANDMAISON, au Gâvre, belles futaies que longe la voie de Rennes à Nantes; à la Gacilly, dans les landes de l'Oust; à la Forêt-Neuve; à Saint-Mars, chez le marquis DE LA FERRONAYS.

La forêt de Saint-Mars terminait, à l'Est, le territoire de chasse que j'ai décrit plus haut, 600 hectares étirés de Carbouchet, pointe orientale, à la Touche-Ronde. Dans sa première partie, c'est une échine large d'un kilomètre, très vive en chevreuils. Elle s'élargit en s'approchant par l'ouest de la forêt d'Ancenis dont elle n'est séparée que par une ligne longue et très large de forêt.

Quand l'équipage y venait en déplacement, c'était en général à partir de janvier, pour une série de laisser-courre. Là, il recrutait un bon et fervent veneur du cru, M. Armand LETORT, observateur fin, attentif et averti, qui, avant d'user comme moi

RALLYE VIOREAU

ses culottes sur la selle, les avait frottées, comme moi les miennes et à la même époque, hélas ! lointaine, sur les bancs de Saint-François-Xavier de Vannes. Il a bien voulu nous faire profiter de ses souvenirs. Qu'il en soit remercié par vous, comme par moi.

Hors et loin de Saint-Mars, le marquis DE LA FERRONAYS invitait également le Rallye Vioreau à Châteauneuf-du-Faou, en pleine montagne bretonne, dans la sombre et magnifique forêt du Laz, hérissée, sur des croupes sauvages, avec, au centre, Trévarez, le Château Rouge. Dans un tel pays, les chasses étaient infernales. Après cinq ou six traversées du canal, l'équipage, chiens, chevaux et hommes étaient à la limite de leurs forces. Dieu sait pourtant... Et on prenait quand même : 6 hallalis sur 7 chasses de trois ou quatre heures chacune.

La plupart des saisons se terminaient en Anjou, à la Foucaudière, chez le baron Bertrand GESLIN.

Mais comment citer tous les déplacements de l'équipage ? Il était célèbre, demandé partout. Il fut en Vendée, près de Chantonay, où l'on disait les chevreuils à peu près imprenables. Sur pari, je crois — on est très friand de paris de chasse, en Vendée — et avec des chiens que le mauvais temps venait d'arrêter quinze jours, il mit le diéton dans son tort par 7 prises en 5 sorties.

De là, il partit pour la Bretesche, au pays de Saint-Nazaire, et, à la fin de son séjour, le marquis DE MAULÉON recevait ce bulletin de victoire.

« Mon cher ami, je rentre de la chasse. J'ai pris un beau brocard par une affreuse « tempête.

« Résultats de mon déplacement à la Bretesche : mardi, une chevrette en une « heure; jeudi, une chevrette en une heure et quart; samedi, un brocard en une « heure; lundi un brocard en une heure et quart; mercredi, un brocard en trois « heures par un temps épouvantable.

« Donc, du jeudi 25 mars au mercredi 31, 4 gros chevreuils en sept jours. »

Comment de tels résultats sont acquis ? Oh, c'est bien simple. Quel que fût le terrain de chasse, ni le patron ne changeait sa manière, ni les chiens leurs façons. A l'équipage, seul M. LÉVESQUE « chassait ». Long, maigre, moustache drue et barbe courte, dans laquelle le sel éliminait progressivement le poivre, le fouet de piqueux au poing et chevauchant à la française, la trompe volontiers bavarde et, comme son parler, un tantinet bredouillante, « Roro » laissait à ses hommes le droit de maintenir les chiens et aux boutons celui de regarder. Non pas, certes, qu'il manquât de courtoisie, ni même à la courtoisie. On l'a bien vu. Mais, l'animal lancé, la parole était aux chiens, rien qu'aux chiens.

Il était infatigable à cheval. Une après-midi qu'il tirait la perdrix, s'étant levé à 4 h. 30, pour monter à cheval 45 kilomètres plus loin, à 6 heures et prendre son chevreuil à 10, comme M. BRARD, qui l'accompagnait, s'étonnait de cette verdure. « Oh ! répondit « Roro », la fatigue à cheval, ça n'existe pas : *on est assis !* »

Il y avait là de braves gens, ce P^{TR} PIERRE, par exemple, le dernier en date des piqueux de l'équipage, pas plus haut que son nom, deux yeux en vrille, capable de servir son cochon au couteau de poche, et quelle trompe ! Mais c'était le patron seul qui chassait.

Quand il apparaissait par mauvais temps, dans sa culotte à choux et son manteau de grosse toile, à pèlerin, il semblait vraiment une incarnation de la chasse, un élément qui dominait tous les autres. Il rentrait au bois à cheval, les chiens derrière le piqueux. L'attaque était toujours à la billebaude et, dans ces terrains très vifs, c'était debout en un quart d'heure. Le second piqueux arrêtait les fausses chasses et ramenait à la tête, mais il arrivait bien quatre à cinq fois l'an qu'il ne réussit pas à rompre et prit son chevreuil à hue pendant que le premier piqueux faisait hallali à dia.

Le principe était que les chiens en savent plus que l'homme, lequel ne doit intervenir que rarement et sagement. Au début de la saison, pour les former au change, on laissait les jeunes chiens chasser tout leur content, le piqueux n'inter-

venant que pour maintenir la voie avec les vieux chiens. Quelques chasses suffisaient à prouver aux apprentis que ce ne serait pas en changeant d'animal qu'ils réussiraient à prendre et, peu à peu, on les voyait rallier sur la meute pour arriver à l'hallali.

La première année, presque tous étaient de change; dès la deuxième ils étaient créancés. Quel chien crie, on ne s'en soucie pas, on est sûr que c'est sur la bonne voie. « L'équipage, écrivait le marquis DE MAULÉON, ne chasse pas avec un chien, « mais avec 40 chiens. »

En bien-aller sur plaine, la meute travaille en éventail, d'où sa grande vitesse, tous les petits crochets sont coupés à plein train. La tête prend tantôt la droite tantôt la gauche, ce qui implique de la part des chiens, une grande confiance mutuelle fille de leur consanguinité. Parfois, par bonne terre, ça galope à 15 ou 20 mètres au-dessous du vent de la voie. Fins de nez, très chasseurs, entreprenants et, par le dressage qu'on a vu, fidèles à garder le change — précieuse qualité dans les terrains très vifs où ils opèrent — les chiens chassent à grande allure, avec des voix de cathédrale. Que si la musique vient à se taire, on entend presque aussitôt une reprise, un des chiens qui crie et dont on est sûr qu'il est à la voie de l'animal de chasse. Autant dire que les défauts sont à peu près inconnus. S'il en survient, il est rare qu'on mette pied à terre, on l'encercler par les chemins.

En sorte que le marquis DE MAULÉON pourrait bien avoir dit vrai : qu'il n'eût été que d'ouvrir le chenil pour prendre un chevreuil. En voulez-vous une preuve ? Écoutez une fois de plus M. R. BRARD :

« Un jour arrivent en forêt d'Ancenis, ayant couché à Châteaubriant, le comte « Henri D'AUDIGNÉ, du Resteau et le baron DE LAYRE, qui venaient acheter des « chiens à l'équipage.

« Premier chevreuil, une heure dix. Temps de chasse magnifique.

« — Ah ! Monsieur LÉVESQUE, être venus de si loin ! On n'en a pas pour son « argent !

« — Vous voulez en chasser un second ? Soit. Vous voyez d'ici toute la forêt. « Choisissez le lieu de l'attaque. Sonnez, appuyez. Mon piqueur et moi, nous serons « muets. Vous êtes les maîtres d'équipage, nous, les invités.

« Et deux heures quarante-cinq plus tard, cinq trompes sonnaient la curée, sur « la dépouille d'un gros brocart. » L'histoire, ajoute un commentateur, ne dit pas quel prix nos veneurs payèrent leurs chiens.

M. BRARD a tenu à me faire confirmer son récit par P'TIT PIERRE.

Le « P'TIT PIERRE », Pierre CHAUVEL, piqueux de l'équipage les huit dernières années, sortait de chez le baron DE LAYRE. Avant lui, « Roro » avait eu CHAUVIN et avant CHAUVIN, CHAUVÉAU. Le hasard s'était amusé à cette allitération. P'TIT PIERRE m'a été un témoin précieux. Il m'écrivait : « J'ai retrouvé tous mes reçus de chasse : « du temps que je suis resté à l'équipage, je n'ai jamais pris moins de 57 chevreuils. « Et les années 1911, 1912, 1913, nous avons pris 70 chevreuils par année... En 1914, « l'équipage était dédié à son neveu, M. Daniel LÉVESQUE, qui, malheureusement, « est mort quelques jours après l'armistice. M. Rogatien, désolé, me dit : « Mon « pauvre Pierre, je ne chasserai plus ». C'était un équipage sans pareil. Le premier « piqueux de M. LÉVESQUE était CHAUVÉAU, son successeur CHAUVIN, son troisième « CHAUVEL, dit P'TIT PIERRE. Comme valet et second, je pourrai vous citer un « homme parfait, nommé GESLIN, Léon dit SAUTE-AU-BOIS. Il était valet de chiens « à l'équipage Boisgelin avant d'entrer chez M. LÉVESQUE. Tant qu'aux chevaux, « nous avions des chevaux très durs, du reste il le fallait, car avec la vitesse des chiens, « toujours le nez au vent, il fallait passer partout. »

En débuché, le train allait crescendo et c'était une affaire de suivre. Et quand les roublards de cinq ans, bien en curée et qui chassaient pour manger leur animal, quand ceux-là qui s'étaient réservés toute la chasse durant, au derrière du cheval du piqueux, commençaient à prendre la voie, ayant jugé, à son odeur moins forte,

RALLYE QUI S'Y FROTTE S'Y PIQUE

que les fins étaient proches, alors, quiconque, dans les endroits coupés de talus, eût voulu se mettre à travers champs, aurait fait son deuil de l'hallali. La meute emportait tout.

Mais, là encore, la sélection jouait, impitoyable. Tout coupeur, tout chien trop lent, trop brillant parce que trop vite, amateur de lièvre, chiche de gueule ou criant à faux était pendu le soir même. Le patron voulait « chasser avec ses 40 chiens ».

Par ces méthodes et avec cet instrument, M. Rogatien LÉVESQUE, mort en 1922, qui, de 1877 à 1888, avait pris 416 chevreuils et de 1904 à 1913, 548 soit 45 par an, sonnait à la fin de la dernière saison son 1920^e hallali. En quarante-trois ans, ça faisait 45 chevreuils à l'année.

Les bois les plus gros, les têtes les plus bizarres, mises à dépouiller dans la soupe des chiens, puis montés sur leurs plaquettes de bois verni, ornent, à raison de 150 par demeure, les vestibules de la Poterie et de Vioreau.

Le millième chevreuil ne fut pas pris le jour qu'on l'attaqua. Le temps était abominable. Mais, pour une telle circonstance, le patron avait tenu à assurer une curée à ses chiens et, la veille, il avait pris la précaution d'en tuer un au fusil. Faute d'orthographe, diront certains censeurs. « Roro » était de taille à pouvoir les commettre.

C'est là-dessus que me laisse M. BRARD : « tels sont mes souvenirs de trente ans, clos en 1913 ».

Je vous en souhaite de pareils et à aussi longue échéance.

